

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise pour la santé des femmes depuis cinquante ans

« Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve ! »

Rosangela Gramoni, Entretien réalisé par **Carolina Topini**, **Marlyse Debergh**

DANS **NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES** 2023/2 (VOL. 42), PAGES 97 À 110
ÉDITIONS **ÉDITIONS ANTIPODES**

ISSN 0248-4951

ISBN 9782889012473

DOI 10.3917/nqf.422.0097

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2023-2-page-97.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise pour la santé des femmes depuis cinquante ans

« Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve ! »

Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh



© Nathalie Mastail-Hirosawa

Féministe révolutionnaire, cofondatrice du Mouvement de libération des femmes de Genève, militante au Dispensaire des femmes, travailleuse psychosociale au sein de l'association Viol-secours et artiste depuis sa retraite, le parcours de Rosangela Gramoni est incroyablement riche et inspirant.

Née en Italie en 1944 dans une famille ouvrière, elle grandit à Genève et se forme comme biologiste à l'Université de Genève et à l'Université de Montréal. De retour de son voyage au Canada, où elle s'est imprégnée des

idées et des pratiques des féministes nord-américaines, Rosangela impulse avec Suzanne Lerch — Genevoise rencontrée à Montréal — la création du Mouvement de libération des femmes (MLF) en 1971, date de parution du premier tract. Aux côtés d'autres militantes genevoises, elle s'engage dans le projet innovant du Dispensaire des femmes, centre autogéré pour la santé sexuelle et reproductive des femmes créé en 1978 sur l'exemple des Women's Health Clinics américaines. En voici quelques caractéristiques : tâches tournantes au sein de l'équipe, salaire égal et organisation autonome, remise au centre des savoirs gynécologiques et naturopathiques des femmes, « usagères » invitées à prendre en main leur santé¹. Le Dispensaire rompt avec les pratiques des autres centres de santé (planning familiaux, hôpitaux, etc.), selon les enseignements de la démarche du self help féministe. Le travail de Rosangela Gramoni au Dispensaire l'amène également à voyager. Dans le cadre d'un programme d'échanges interculturels entre militantes du Sud et du Nord global promu par le Women's International Information and Communication Service (ISIS), elle part aider à mettre en œuvre un dispensaire à São Paulo (Brésil) de janvier à mai 1986. Ce séjour atteste de l'importance des échanges transnationaux pour les mouvements féministes de cette période, notamment dans le contexte des luttes pour la réappropriation de leur corps et leur santé par les femmes. En 1982, Rosangela fait partie du groupe de travailleuses sociales et travailleuses du sexe, dont Grisélidis Réal, qui fonde Aspasia, association de défense des droits des prostituées. De 1998 à 2008, elle est travailleuse psychosociale à Viol-secours, association féministe genevoise qui lutte depuis 1985 contre les violences sexistes et sexuelles par le biais de la prévention et de la création de groupes de parole et d'autodéfense. L'association développe une analyse féministe des violences comme étant le produit du système patriarcal.

À la faveur d'échanges et d'interventions dans les séminaires que nous avons dispensés à l'Université de Genève, nous sommes devenues amies. Depuis, Rosangela n'en finit pas de nous surprendre par sa radicalité, son énergie et son humour décapant. Son activisme joyeux et radical est une puissante source d'inspiration pour les féministes des nouvelles générations.

Lors d'une soirée publique que nous avons organisée le 30 juin 2022 à Lestime, association féministe et lesbienne genevoise, Rosangela a raconté son histoire fascinante devant un public attentif².

1. Voir aussi Fussinger, Catherine, Séverine Rey et Marilène Vuille (2006). « S'approprier son corps et sa santé. Entretien avec Rina Nissim ». *Nouvelles Questions Féministes*, 25 (2), 98-116.

2. Nous tenons à remercier très chaleureusement Lestime de nous avoir accueillies pour mener cet entretien et Alix Heiniger pour ses précieuses suggestions apportées à notre grille d'entretien. Par ailleurs, les deux autrices ont contribué de manière égale à la réalisation de cet entretien.

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise
pour la santé des femmes depuis cinquante ans
«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»
Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

Carolina Topini : Peux-tu nous rappeler, en tant que cofondatrice du MLF à Genève, quand et comment l'aventure a commencé ?

Rosangela Gramoni : J'ai 78 ans cette année, donc il faut vous déplacer en 1970. Pas d'internet, pas de smartphones, rien de tout ça. Cela ne nous empêchait pas de communiquer ! Mais tout allait beaucoup plus lentement, parce qu'on n'allait pas au rythme des machines. J'étais à Montréal depuis 1967 et j'avais déjà terminé un master en biologie, puis commencé un doctorat à l'Université de Montréal. Au bout d'une année, j'étais prise d'une nostalgie pour l'Europe. Pas pour la Suisse ou l'Italie, dont je suis originaire, mais l'Europe, avec toutes ses couches de 1000 feuilles d'histoire. Je trouvais que, franchement, l'Amérique du Nord, ce n'était pas mon truc. Puis j'ai écrit à un professeur de la Faculté de médecine qui m'a acceptée pour faire un doctorat à Genève. On était en été, Suzanne Lerch — que je ne connaissais pas, mais à qui quelqu'un avait donné mes coordonnées — se met en contact avec moi et dit qu'elle va passer par Montréal. Elle venait de terminer son cursus d'architecture, donc on avait quasiment le même âge, 26 ans. Et elle m'a demandé si elle pouvait me rencontrer pour discuter de féminisme. À ce moment-là, je ne militais dans rien du tout, mais je lisais beaucoup de textes américains, du Women's Lib et tout ça, je baignais un peu dans ce genre de trucs. On s'est rencontré et on s'est dit : «Pourquoi pas faire un truc à Genève ?» Elle, elle rentrait à Genève en août 1970 et m'a donc donné son numéro de téléphone. Quand je suis arrivée à Genève fin août, j'ai été habiter chez mes parents pendant deux semaines pour pouvoir me poser et trouver autre chose. Et un jour, elle a rameuté des copines à elle, avec qui on s'est retrouvé dans un appartement. Moi, je ne connaissais personne, à part Suzanne que j'avais rencontrée une fois. On a décidé de lire un peu de littérature et de développer nos idées. On était peut-être cinq ou six, pas plus que ça. Et puis il y avait le référendum sur le vote des femmes en février 1971. Alors nous avons fait notre première sortie en allant coller des affichettes sur tous les murs des banques. L'une d'entre nous avait fait une BD, qui arborait le message : «C'est bien joli le droit de vote. Mais une fois qu'on l'aura, il n'y a pas grand-chose qui va changer si *nous* on ne se bouge pas.» De fil en aiguille, on est devenues de plus en plus nombreuses en faisant des actions, des manifs, etc. Évidemment, je crois que la presse parlait un peu de nous parce qu'on était un brin provocatrices. Et on était surtout un mouvement autonome, au sens où il ne s'est pas affilié à un parti ou quoi que ce soit. On se définissait presque comme anarchistes autonomes.

Pourrais-tu nous raconter quelques actions militantes du MLF qui t'ont particulièrement marquée ?

J'ai beaucoup oublié, parce que c'est vieux, mais il y en a dont je me souviens avec précision. Vanille-Fraise était le groupe de lesbiennes. Elles distribuaient

à toutes les femmes, qu'elles soient lesbiennes ou pas, une petite carte qu'elles pouvaient utiliser dans les transports publics ou ailleurs. Si elles étaient harcelées par un mec, elles lui tendaient la carte. Et puis évidemment la personne la prenait. Il était écrit dessus : « Cette carte a été traitée chimiquement et, dans trois jours, votre queue tombera ! » Je fais une petite parenthèse. À l'époque, j'étais hétéro, alors je n'ai pas vraiment milité dans les groupes de lesbiennes. En 1978, j'ai changé de trottoir, comme je dis. Mais j'avais plein de copines lesbiennes. Je regrette que Rina Nissim, qui est aussi une personne très importante du MLF, ne soit pas là ce soir. Elle était très engagée dans la mouvance lesbienne du MLF, et il y en a d'autres !

Une autre action, cette fois lors de discussions au Parlement à Berne sur l'avortement — c'était le serpent de mer ! Nous, évidemment, on réclamait l'avortement libre et gratuit, la contraception gratuite, voilà quel était notre slogan. La législation sur l'avortement n'a changé qu'en 2002, c'est vous dire combien d'années après ça a bougé ! Si on bouge comme ça pour les changements climatiques, c'est un peu foutu ! On était à Berne pour autre chose : l'anti-congrès, qui était encore une action des féministes radicales non affiliées à des partis. Elle visait un congrès de femmes, pour l'essentiel des femmes très institutionnelles. Ça ne veut pas dire qu'elles ne faisaient pas du bon boulot à leur niveau, mais nous on était jeunes et elles nettement plus âgées, il y avait un conflit de générations : même si elles se battaient pour des choses importantes, on trouvait qu'elles étaient trop conformistes, trop dans les normes. En parallèle se tenait un congrès de « Oui à la vie », c'est-à-dire des anti-avortement qui avaient fait à Berne une exposition de photos de fœtus avec leur fonds de commerce. En petit commando, on avait accumulé plein de couches souillées — grâce à une nana qui travaillait dans une institution avec des enfants en bas âge —, on s'était munies de ketchup et de mayonnaise et on s'était distribué la tâche. On était cinq-six très décidées et, arrivées dans cette salle d'expo de « Oui à la vie », certaines ont dispersé partout les couches souillées. Je me souviens que j'avais enduit de ketchup et de mayonnaise les photos et tout ce qui était exposé. Cette action a pris deux-trois minutes et ils étaient tous abasourdis ! Évidemment, on est reparties à toute vitesse.

L'autre action notable, c'était l'occupation du siège du PDC (Parti démocrate-chrétien) genevois, avec un commando qui l'a occupé pendant vingt-quatre heures. À l'époque, tout allait plus lentement et les flics n'arrivaient pas juste avant qu'on entame notre action. J'ai le souvenir d'une grande fiesta parce que les frigos étaient remplis de vin blanc, alors on s'est servies. Et puis il y avait des téléphones fixes. On en a profité pour téléphoner à toutes les copines féministes qui étaient à New York ou ailleurs, à une époque où c'était cher. On a pas mal papoté. Des journalistes sont venus pour relayer cette action contre le PDC, qui avait sa position anti-avortement, anti-contraception — ils ont mis un peu d'eau dans leur vin depuis. Et nous sommes finalement sorties comme on nous l'a intimé le lendemain.

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise
pour la santé des femmes depuis cinquante ans
«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»
Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

Il y a eu des retombées là ! Une lettre de lectrice dans je ne sais plus quel journal se disait scandalisée qu'on ait occupé le PDC et disait que nous étions toutes de très jeunes femmes. Moi j'avais bientôt 28 ou 30 ans, donc je n'étais plus si jeune que ça, mais pour elle c'est comme si on était des ados. Alors en réponse à cette lettre, j'ai écrit : «Il faut croire que la lutte, ça conserve. Mesdames, c'est un élixir de jouvence. Rejoignez-nous !»

Je suis curieuse de savoir quelles étaient les réactions des hommes face au mouvement féministe, notamment vis-à-vis de votre choix de non-mixité ?

Ça faisait grincer dans les chaumières de beaucoup de gens, même des copains de nanas. On leur disait : «Écoutez, vous, vous avez plein d'endroits où il n'y a que des mecs !» En plus, à l'époque, le Club alpin suisse était non mixte. Donc on leur faisait la liste de tout ce qui était non mixte pour les mecs, en commentant : «Ce n'est pas parce nous on a UN truc qui est non mixte que... Et puis allez dans les bistrots d'habitues où il n'y a que des mecs qui jouent aux cartes ! Là-bas, vous ne râlez pas parce qu'il n'y a pas de femmes ! Mais dès qu'il n'y a pas un homme, alors ça !...» On les faisait un peu tourner en bourriques.

Quels étaient vos liens avec d'autres groupes militants en Suisse et à l'international ?

On avait pas mal de liens, parce qu'il y avait des mouvements autonomes dans tous les pays. Aux États-Unis, c'étaient plutôt des revues, des groupes comme ça avec qui on échangeait, parce le téléphone coûtait cher. On avait vraiment tout un réseau. En tant que féministe, tu pouvais aller partout en Europe participer à des rencontres internationales et dormir quelque part.

Comment établissiez-vous des liens entre différentes luttes, par exemple les luttes écologiques, mais aussi l'anticapitalisme ?

Alors, l'anticapitalisme, c'était un peu difficile, parce que les groupuscules de gauche étaient tous anti-MLF, au prétexte qu'on «distrayait la classe ouvrière». D'après eux, on n'avait pas besoin du MLF, parce que la gauche, l'anticapitalisme, allait résoudre tous les problèmes. Ils n'avaient pas compris le patriarcat, ou plutôt ils ne voulaient surtout pas comprendre ce système de pouvoir. Donc c'est clair qu'avec eux, il n'y avait pas grand-chose à faire. On se faisait insulter à longueur de manif. Énormément de femmes sont

sorties de ces groupes-là pour venir au MLF. Par exemple, Suzanne était à la Ligue marxiste révolutionnaire. Mais dès qu'on a créé le MLF, elle l'a rejoint. Comme on leur prenait des ouailles, les gauchistes n'étaient pas très contents ! Ce qui fait que nous, au MLF, toutes les femmes réunies étaient très politisées. Pour nous, il était évident que le patriarcat était un patriarcat capitaliste, mais qu'un patriarcat communiste aurait pareillement opprimé les femmes.

La lutte écolo, on trouvait aussi que ça n'allait pas du tout. Comme tout le monde, on avait lu le rapport « Halte à la croissance » du Club de Rome, qui était sorti au début des années 1970 — je pense l'avoir lu en 1973. Il a été traduit en français et certaines féministes, comme Françoise d'Eaubonne, écrivaient déjà des trucs là-dessus. Donc on était toutes sensibilisées à des degrés divers sur ces questions, mais on n'a pas fait une lutte spécifique là-dessus. On se disait que si on arrivait à faire changer ce patriarcat, des choses allaient changer au niveau environnemental aussi. Sauf que si, à la place des patrons, il y a des patronnes, rien ne change ! Une position qui n'était pas partagée par les femmes qui, au niveau institutionnel, militaient principalement pour qu'il n'y ait plus de plafond de verre. Or, après l'entrée des femmes au Conseil fédéral avec l'élection d'Elisabeth Kopp en 1984, nous avons bien vu que cela ne changeait rien au système dans son essence. Donc disons que la plupart des membres du MLF étaient quand même politisées, et n'auraient pas juste dit : « Il faut que les femmes prennent plus d'importance et puis ça va changer. » Il est juste normal d'imposer la parité, mais au fond elle ne change rien au système.

Tu as mentionné le groupe Vanille-Fraise, quelle était la place des lesbiennes au sein du MLF et pourquoi, à un moment donné, elles décident de s'organiser de manière autonome tout en gardant des liens politiques très importants ? Et comment te positionnes-tu à l'époque dans ces débats, puis durant la décennie 1980 qui a été marquée par le lesbianisme politique ?

C'est vrai qu'au départ le MLF correspondait plutôt à des considérations de femme hétérosexuelles — contraception, avortement —, qui étaient très importantes pour nous et notre corps. Mais il n'y avait pas que ça : le MLF n'était pas un parti, on avait des groupes de travail et, de temps en temps, une assemblée générale où l'on était nombreuses. Par ailleurs, il y avait les groupes de conscience, il y avait des groupes de ci, des groupes de ça. Les lesbiennes ont décidé de faire un groupe, je ne me souviens pas que cela ait déclenché un esclandre — mais cela reste des souvenirs, c'est sous réserves. J'avais plein de copines lesbiennes, ce n'est pas moi qui allais leur dire que ce mode d'organisation n'allait pas. Plus tard, elles ont pris beaucoup d'importance et même scandé de super slogans comme « Hors de la nuit des normes. Hors de l'énorme ennui ». Je crois que leur activisme a pris une ampleur vraiment importante en 1985-1986, quand le groupe Vanille-

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise
pour la santé des femmes depuis cinquante ans
«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»
Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

Fraise s'est chargé du secrétariat de l'International Lesbian Information Service (ILIS) et a organisé sa huitième conférence internationale à Genève en mars 1986, rassemblant environ 800 femmes venues d'une trentaine de pays d'Europe, d'Asie, d'Amérique latine, des États-Unis et d'Afrique ! À ce moment-là, je n'étais pas en Suisse – je travaillais dans un dispensaire à São Paulo pendant cinq mois –, mais j'étais lesbienne à l'époque et je me tenais informée des avancées des copines.

Donc tu es devenue lesbienne dans le mouvement féministe ?

Oui, c'est par le mouvement féministe. J'ai rencontré une femme, mais même pas du mouvement, elle était un peu en dehors, mais tout de même venue à une réunion, et puis voilà, c'est comme ça que... En fait, toutes les copines lesbiennes me disaient déjà : «Mais Rosangela, on ne comprend pas bien, tu es tout le temps en train de militer avec des femmes, tu te sens mieux avec des femmes, c'est toi-même qui le dis : comment cela se fait-il que tu continues à avoir des histoires avec des mecs ?» J'ai dit : «Je n'en sais rien. Je ne suis pas tombée amoureuse d'une femme, voilà. Et puis je ne veux pas faire une expérience pour faire une expérience.» Et en 1978, je suis tombée amoureuse, donc ça a donné le tour. Et depuis je n'ai plus changé de trottoir.

Marlyse Debergh : Je vais passer au volet Dispensaire des femmes. Pourrais-tu nous décrire une journée type au Dispensaire, s'il y en a une ?

Rosangela : Le Dispensaire des femmes est une idée née vers 1974-1975 à la suite de la visite de féministes venues de Californie qui étaient dans des groupes de *self-help*. Elles sont venues avec leurs spéculums en plastique et nous ont donné une conférence. On était nombreuses. Elles nous ont expliqué comment ça se passait et on a formé des petits groupes d'auto-examen, dans lesquels il y avait Rina et moi, entre autres. Rina c'est une sacrée locomotive ! En 1975, je crois, elle est partie aux États-Unis et a visité plein de Women's Health Centers qui existaient à l'époque aux États-Unis, parce qu'elles étaient nettement plus en avance que nous. À son retour, elle a contacté plein de copines, certaines qui n'étaient pas vraiment au MLF, notamment des infirmières féministes quand même, mais pas vraiment militantes. On a formé un collectif et il me semble qu'on était 16 pour forger l'idée d'ouvrir un lieu de soins et de prévention spécifiquement pour les femmes et où il n'y aurait que des femmes qui y travaillent. À l'époque, il faut vous dire que quasiment 99% des gynécologues étaient des hommes. Maintenant, c'est presque l'inverse – ce qui ne veut pas dire qu'elles soient nécessairement super. On a ensuite bossé pendant deux ans sur le projet et trouvé un grand local dans le quartier des Pâquis, où on a fini par ouvrir le Dispensaire des femmes.

Il y avait des sages-femmes qui faisaient des accouchements à domicile. Parce qu'à ce moment-là, l'accouchement à domicile représentait vraiment le truc fou ! Il fallait secouer pas mal le cocotier à l'époque en ce qui concerne la médecine. Bon encore maintenant, certes, mais les médecins étaient tout-puissants, ils ont peut-être un peu perdu de leur aura depuis. On a trouvé trois femmes médecins qui sont venues bosser au Dispensaire. On était toutes à temps partiel, parce qu'évidemment on appliquait aussi dans le travail des idées d'autogestion qui nous paraissaient justes : tout le monde avait le même salaire horaire, quelle que soit sa formation antérieure ; tout le monde faisait tout, sauf ce qu'on ne savait pas encore faire, parce qu'il fallait se former.

Auprès de chaque usagère, on a longtemps travaillé à deux, une qui était plus formée, parce qu'elle était infirmière, et une qui se formait. On a eu beaucoup de succès. Au fil du temps, comme il y avait de plus en plus de femmes, on n'arrivait plus à travailler à deux. Par ailleurs, on faisait aussi des groupes d'auto-examens, des groupes sur le cycle et sur la contraception. Et, pour leur examen gynécologique, les femmes n'étaient pas sur une chaise gynécologique, mais sur un divan. Ce divan avait un drap-housse, changé évidemment après chaque usagère, car on tenait à ce que ce soit un vrai linge — pas du papier ! On utilisait un spéculum en plastique qu'on désinfectait après. Les femmes le mettaient elles-mêmes, regardaient leur col avec un miroir et une lampe de poche. On leur apprenait aussi à faire les palpations des seins. C'était *casual*, très libre. Apparemment, les usagères aimaient bien puisque, quand on a fermé en 1995, beaucoup étaient très tristes. J'en rencontre encore certaines qui disent : « Oh, qu'est-ce que je regrette ! Je n'ai plus jamais trouvé ça ! »

Il semble qu'il soit impossible d'avoir une journée type dans le Dispensaire !

Non, il n'y avait pas de journée type, parce qu'on était en roulement. Donc, un jour, des médecins étaient à la réception, le lendemain, c'était une autre, etc. On avait trois ou quatre feuilles de questionnaire, que la femme remplissait quand elle venait pour la première fois. Dans les consultations, un temps on était deux, alors bien sûr, l'anamnèse c'était la médecin qui l'établissait. Puis après, on discutait ensemble et on expliquait tout ce qu'on faisait. Comme j'étais biologiste avant, le microscope ne me posait pas de problème pour analyser les frottis vaginaux que j'avais expliqués à celle qui était là.

Les rôles étaient plus ou moins interchangeables ?

Oui, sauf qu'il y avait des choses que les médecins savaient plus que nous. Donc si on avait un problème, on était très conscientes de ne pas aller

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise

pour la santé des femmes depuis cinquante ans

«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»

Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

au-delà de nos limites et de ne pas faire ou répondre n'importe quoi. On disait plutôt: «Ah ça, je ne sais pas, mais je vais me renseigner pour te dire.» On se tutoyait beaucoup à l'époque, avec presque toutes les usagères. J'aimais bien à peu près toutes les activités du Dispensaire, aussi bien les groupes que les trucs individuels, qui étaient toujours intéressants. D'autant qu'on prenait le temps, ce n'était pas seulement dix à vingt minutes. La première fois, on réservait même une heure. Après, suivant ce qu'il se passait, la consultation durait une demi-heure. Et puis, parfois, la femme se levait, mettait la main sur la poignée et disait: «Ah oui, à propos...» et une énorme question arrivait. Donc là, comme on voyait que c'était peut-être un peu chaud et que l'échange allait durer, on lui donnait un autre rendez-vous d'une heure.

Au vu des dates, c'est aussi le début de la pandémie de VIH/SIDA...

Ah oui! D'ailleurs, on était plusieurs à faire des formations vers Neuchâtel, financées par l'Office fédéral de la santé publique, je crois. Même si on ne faisait pas les tests de dépistage, on se formait pour ce type de situation: comment annoncer à la personne qu'elle a un test positif? Mais bon, la plupart des personnes concernées à l'époque étaient des hommes, du moins il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes. Donc nous, on en voyait assez peu. Pour autant, on voulait être au point. Et au passage, j'ai aussi fait partie de l'équipe qui a fondé Aspasié en 1982. Là, des femmes travailleuses du sexe venaient aussi, mais avaient une infirmière présente exprès pour elles et qui agissait dans le cadre d'Aspasié, avec tout un réseau derrière.

À propos des questions de réseaux, est-ce que vous aviez des liens avec les Plannings familiaux?

Ouh là! C'était un autre truc. Parce qu'alors les Plannings familiaux correspondaient à un système hyper médicalisé et très institutionnel, ce qui détonnait complètement par rapport à nous. Nous, contrairement aux Plannings, on avait aussi une approche féministe des choses. Et donc on avait plutôt des relations tendues, et en fait pas tellement de relations avec eux. Je me souviens qu'à l'époque, à Genève, il y avait Willy Pasini qui est un des pionniers de la santé sexuelle et un sexologue qu'on trouvait assez imbuvable. Dans le cadre d'une conférence qu'il donnait sur les réticences à la contraception, il avait sorti un exemple qui avait fait grimper au mur les deux ou trois copines présentes, qui sont alors intervenues avec véhémence. Il était très psy comme ça. Son exemple, c'était une dame italienne à qui lui ou je ne sais pas qui avait prescrit la pilule. Peu de temps après, elle est revenue enceinte. Personne ne comprenait. Il s'avère que cette

dame, elle mettait les pilules dans le vagin, au lieu de les prendre par la bouche. Alors les copines ont dit : « Ah, si c'est ça que vous appelez de la réticence ! » En réalité, elle prenait sa contraception, mais elle avait mal compris. C'est donc qu'il y avait un problème de compréhension. On doit toujours s'assurer que la personne ait bien compris lorsqu'elle repart avec ces pilules-là. Bref, c'est pour vous dire qu'on n'était pas exactement sur la même longueur d'onde.

En Suisse romande, il a existé un autre dispensaire féministe à Neuchâtel. Quels liens aviez-vous avec celui-ci ? Et est-ce qu'il y avait d'autres dispensaires ?

En Suisse alémanique, à Zurich, à Berne, on était en rapport avec les *Frauengesundheits-zentrum*. Et puis, à Neuchâtel, on avait aussi des contacts. C'était sympa ! Inversement, elles sont venues chez nous, en formation et en stage. Les échanges portaient donc directement sur les pratiques.

D'ailleurs, Maria José, qui était médecin et l'est toujours, faisait partie d'un groupe : le *Coletivo Feminista Sexualidade e Saúde*, le Collectif sexualité et santé à São Paulo. Grâce à un échange, facilité par une ONG qui s'appelait ISIS créée par Jane Cottingham et d'autres, elles avaient fait une année un truc sur la santé des femmes, ce qui a permis des échanges comme ça dans le monde entier. Et nous, on a accueilli au Dispensaire cette médecin brésilienne et on a sympathisé. Pour elle, le Dispensaire des femmes, c'est ce qu'elle avait envie de créer là-bas à São Paulo. Elle a donc passé trois ou quatre mois à Genève. Puis en 1985, elles ont décidé qu'elles allaient le fonder et ont commencé à travailler là-dessus, à former des femmes — ce qu'on avait fait nous en 1976. Maria José m'a explicitement demandé si je pouvais aller donner un coup de main, j'y suis donc allée de janvier à mai 1986, après avoir pris un an de cours de portugais.

Comment était ton expérience là-bas ?

C'était juste génial, parce que les femmes étaient pas mal différentes tout en étant un peu pareilles qu'ici. C'était davantage de femmes avec peu de moyens. Et justement, elles avaient trouvé des fonds. Souvent, elles étaient analphabètes, il fallait donc beaucoup discuter parce qu'elles ne pouvaient pas lire. Autrement dit, ne pas faire comme Pasini ! Et le collectif était très sympa, l'une des nanas du collectif m'hébergeait. À l'époque, elles étaient toutes militantes au PT, le Parti des travailleurs, parce que c'était la gauche à l'époque. Ce n'était pas une institution, c'était aussi une organisation tout à fait autonome. Je suis restée cinq mois, en prenant congé du Dispensaire

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise
pour la santé des femmes depuis cinquante ans

«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»

Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

de Genève. Je n'étais d'ailleurs pas payée, elles avaient trouvé des fonds : je recevais un salaire là-bas comme les autres, ce n'était pas l'expat qui reçoit le salaire suisse.

Est-ce que tu souhaites ajouter quelque chose sur le Dispensaire ?

Il y a eu une grosse crise dans le collectif, ce qui au fond est très humain. En 1987, il y en a qui sont restées, dont Rina et moi. D'autres qui sont parties. On a continué sous le nom de Centre de santé *Rosa canina*. Rosa canina, c'est l'églantier qui est aussi une plante qu'on peut utiliser pour des problèmes féminins. On avait en effet développé aussi tous les trucs alternos entre 1978 et 1987 : de l'homéopathie, de la phytothérapie, les huiles essentielles et il y avait une nana qui faisait de l'acupuncture. Bref, on ne faisait pas que de la chimie. Après, nous avons continué avec le centre de santé jusqu'en 1995. Là, l'ultralibéralisme avait fait beaucoup de dégâts dans les cervelles. L'autogestion, c'était plutôt du chacun pour soi. Il y avait toujours de l'autogestion, mais plus ça avançait, avec les années Reagan, Thatcher, le néolibéralisme à fond la caisse, toute la société était devenue comme... elle n'était pas encore ubérisée, parce qu'on n'avait pas encore les moyens numériques dans les années 1990, mais cela a fait des dégâts aussi parmi nous. Donc il y a eu une implosion, ou plutôt une explosion. J'ai été la première à démissionner, au mois de juin. Je ne me reconnaissais plus dans ce qu'elles voulaient faire, c'est-à-dire chacune en cabinet de groupe en gros, avec ses propres patientes. Après, il y a eu un effet domino : tout le monde a démissionné avant fin décembre 1995. Je me suis retrouvée au chômage à bientôt 52 ans.

On aimerait maintenant t'entendre sur ton expérience à Viol-secours. Est-ce que tu peux commencer par nous décrire ce que c'est et quel rôle tu as eu dedans ?

En 1982, il y avait pas mal de squats à Genève, dont un immeuble squatté à Pré-Naville par des jeunes hommes et des jeunes femmes. Je me souviens plus de tous les détails, mais deux femmes ont été violées par une bande d'hommes alors qu'il n'y avait pas grand-monde dans le squat. Je ne sais pas combien ils étaient, mais ils étaient en force. Cette histoire a fait énormément de bruit parce que nous, au MLF, on dénonçait les violences contre les femmes déjà depuis les années 1970. S'est ajoutée la prise en charge des violences conjugales, qui a entraîné la fondation de Solidarité Femmes. Donc, outre le Dispensaire, ou encore la librairie féministe dans le quartier de Carouge, il y avait un foyer pour femmes qui subissaient de la violence conjugale, alors qu'à l'époque on n'en parlait pas. D'ailleurs,

souvenons-nous de ce fameux bouquin en anglais, qui avait été traduit en français et que tout le monde lisait, qui s'intitulait : *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*.

En tout cas, il n'existait pas de structure spécifique sur les violences sexuelles dans les années 1980, même si nous on faisait des petites actions. Et il y a eu cette histoire de viol dans le squat, avec un procès qui a fait beaucoup de bruit à l'époque. Évidemment, nous avons lancé des actions du style faire des graffitis en trouvant des adresses. Certains hommes ont eu sur leur mur : « Ici habite un violeur. » Puis les mis en cause ont été condamnés, et ce qui est intéressant c'est qu'il y a eu des changements législatifs après le procès. Une femme du PDT à l'époque, le parti communiste, était conseillère nationale à Berne et a fait des motions. Parce que le fait de commettre un viol en bande n'était alors pas une circonstance aggravante – c'était pourtant le cas pour le hold-up. Et depuis, la loi a changé.

Après cette affaire, des femmes du MLF ont commencé à se dire : il faut absolument qu'on prenne ceci en main de manière beaucoup plus ciblée. Elles ont fondé l'association Viol-secours, qui a essaimé aussi, avec des femmes encore plus jeunes, qui n'avaient donc jamais été au MLF dans les années 1970. Et je me souviens très bien avoir été à une réunion, ou plutôt un week-end de deux jours dans une colonie de vacances dans le canton de Vaud vers Nyon, car je trouvais intéressant d'aller entendre ce qu'elles avaient à dire. C'était en 1987, Viol-secours existait déjà et fonctionnait seulement avec des bénévoles à l'époque.

Quand elles ont fondé Viol-secours association, je suis devenue membre. Ensuite, elles se sont professionnalisées de plus en plus avec le temps. Là où ça rejoint mon histoire à moi, c'est que je me suis retrouvée au chômage le 1^{er} janvier 1996, après que le Dispensaire a fermé ses portes le 31 décembre 1995. À 52 ans, ce n'était pas évident, j'ai galéré. J'ai fait un certificat d'art-thérapie, puis on m'employait pour des gains intermédiaires, car je connaissais quand même pas mal de monde. Mais en avril 1998, j'avais déjà dépassé le temps du chômage. Là, une usagère – comme on appelait les femmes qui se rendaient au Dispensaire – me téléphone : « Écoute, Rosangela, on va embaucher deux personnes et tu as tout à fait le profil ! On aimerait bien que tu poses ta candidature. » C'était devenu professionnel, donc rémunéré. J'ai été engagée en avril 1998 et y suis restée jusqu'à ma retraite en 2008.

L'aventure n'a pas non plus été exempte de crises. On a un peu sauvé les meubles à un moment où une majorité de personnes voulaient devenir un centre social comme les autres, c'est-à-dire supprimer les trucs les plus militants et aussi préventifs. Il y a eu une sorte de putsch, que l'on a gagné avec une autre. Depuis, il y a eu d'autres crises, mais l'équipe de Viol-secours continue à avoir une analyse féministe des violences sexuelles.

Rosangela Gramoni, militante féministe genevoise

pour la santé des femmes depuis cinquante ans

«Il faut croire que la lutte féministe, ça conserve!»

Entretien réalisé par Carolina Topini et Marlyse Debergh

On est loin du style victimaire, c'est-à-dire cette analyse selon laquelle une victime, qu'elle soit un homme ou une femme, serait pareille quoi. Pas du tout !

Et toi, ton rôle à Viol-secours ?

Je travaillais 32 heures par semaine, je recevais des femmes et je faisais des groupes de parole. Cela nécessitait de connaître aussi les réseaux, afin de pouvoir les réorienter. Et puis j'ai fait beaucoup d'entretiens psychosociaux. Je ne suis pas psy, mais bon, j'ai fait une thérapie psychanalytique deux fois par semaine pendant dix ans, ce qui m'a donné quelques outils. Par ailleurs, quand je suis arrivée, des stages d'autodéfense — le Fem Do Chi — existaient déjà. Mais on a repris un peu le flambeau parce qu'il n'y avait presque plus de formation. En gros, ces stages ont repris vie.

On voulait aussi faire un lien avec l'actualité et les nombreuses attaques contre le droit à l'avortement qu'on observe maintenant dans différents contextes, par exemple aux États-Unis. Toi qui t'es battue pour ce droit, comment perçois-tu ce retour de bâton ?

On est dans une phase de régression assez sérieuse. Cela fait partie de comment les sociétés évoluent. Il y a toujours des allers-retours. Mais ça veut quand même dire que nous, féministes, sommes estimées comme particulièrement menaçantes parce que sinon, ils s'en foutaient. Je crois qu'il y a beaucoup plus de femmes qui ont repris du poil de la bête, du pouvoir. Face à cela, le patriarcat, il se défend. Forcément. Donc je dirais qu'il ne faut pas se laisser impressionner. Je continue à lutter.

Carolina Tapini : Pour conclure, comment vois-tu cette nouvelle relève féministe à Genève et ailleurs ?

Rosangela : Ben ça me fait plaisir et je suis ravie parce que je trouve que les toutes jeunes ont cette irrévérence qu'on avait nous aussi à l'époque dans les slogans. Mais elles s'en foutent de l'histoire : dans la manif du 14 juin de l'année dernière, on avait fait un truc avec Rina, on était des vieilles avec des pancartes de vieilles affiches du MLF — ce n'étaient pas les originales, on les avait évidemment photocopiées. En tête de cortège, on avait des banderoles sur lesquelles on pouvait lire : «Féministes un jour, féministes toujours» et «MLF, 50 ans». Or, plein de jeunes venaient vers nous en demandant : «C'est quoi le MLF ?» Tu te dis bon, rien n'est éternel ! Nous,

c'était notre raison de vivre... Et puis, on a expliqué : « On est vos ancêtres. Sans nous, vous ne seriez pas là. » Enfin, je me suis rendu compte que c'est un éternel recommencement dans ce sens-là. De même que pour nous, dans les années 1970, les suffragettes qui s'étaient battues pour le droit de vote dans les années 1920, c'était dépassé. On ne savait que vaguement, ou pas du tout, comment elles s'étaient battues elles aussi. Donc c'est toujours un peu pareil.

Avant 2019, le 8 mars était tombé en désuétude et il n'y avait plus que des vieilles aux manifestations. Vers 2017, il y a eu des espaces de manif le soir. La première à laquelle je me rends, je me dis qu'il n'y aura pas grand-monde. Nom d'une pipe ! Elles étaient au moins 800 ou 1000, ce qu'on n'avait plus vu depuis longtemps. Je me suis dit « Oh alors là, il y a des choses qui changent. » Et c'était vraiment super. L'année d'après, idem, il y en avait encore plus. Je me suis dit : « Mais c'est formidable. Il y a quelque chose qui se passe. » Et en 2019, tous les slogans étaient tellement drôles, tellement irrévérencieux. J'ai trouvé ça fabuleux. Maintenant, le problème, c'est qu'on vit dans une société qui nous a bien formaté·e·s sur l'individualisme. Et cette logique de diviser pour régner, c'est vieux comme le patriarcat. Donc si les femmes ne se mettent pas ensemble pour faire des choses, que chacune fait son truc dans son coin, sa petite pancarte, son truc et son machin, je ne sais pas ce que ça change réellement. Pour finir, c'est trop facile après de casser.

Pour ma part, je suis très contente de ma vie, si je puis dire, enfin il y a eu des hauts et des bas, mais je continue à espérer dans les jeunes. Parce que ce n'est pas nous qui allons changer le monde. On est là, on devient de plus en plus minoritaires par rapport aux jeunes. Un jour ou l'autre, on casse sa pipe. Il y en a déjà pas mal qui sont parties. Mais maintenant : bravo les jeunes !